



HAL
open science

Trésor exhumé des préjugés

Dominique Desbois

► **To cite this version:**

Dominique Desbois. Trésor exhumé des préjugés. 2023, pp.76-80. 10.3917/pro.393.0076 . hal-04055101

HAL Id: hal-04055101

<https://hal.inrae.fr/hal-04055101>

Submitted on 12 May 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Calibrage : 11 000 signes

Auteur : Dominique Desbois, ingénieur d'études à l'Inrae

Contact : dominique.desbois@inrae.fr



Docteur en économie de l'Université Paris-Saclay, Dominique Desbois a servi comme assistant technique de la Coopération française à l'Université nationale de Côte d'Ivoire pendant douze ans avant d'être recruté comme ingénieur statisticien par l'Institut national de la Recherche agronomique. Ses travaux économétriques ont été distingués par la médaille de Vermeil de l'Académie d'Agriculture de France. Son incursion dans le champ archéologique est issue d'une réflexion épistémologique plus large sur l'analyse et l'interprétation des données.

Archéologie

Un joyau africain dégagé de la guangue des préjugés

Trésor culturel quasi millénaire, la cité du Grand Zimbabwe a tardé à être reconnue dans sa pleine africanité par les archéologues. À l'histoire du site se superpose celle d'une discipline dont la décolonisation reste à achever.

Dominique Desbois

En langue chikaranga des Bantous de culture shona, « *Zimbabwe* » est une contraction de la locution *ziimba remabwe*, qui signifie « *grande maison faite de pierres* ». À trente kilomètres de Masvingo, ville située au sud d'Harare, se dresse le Monument national du Grand Zimbabwe, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

Établi sur un plateau dominant le cours supérieur du fleuve Savé, ce complexe citadin de l'âge africain du fer couvre une superficie de près de 800 hectares. Il se compose d'une acropole en pierre sèche couronnant un éperon granitique, d'un grand enclos elliptique en contre-bas de colline et d'une série d'habitats disséminés dans la vallée.

La cité, dont l'établissement sur un site préhistorique faiblement peuplé est attesté dès le III^e siècle de notre ère, devait rassembler à son apogée – entre le XII^e et le XV^e siècle – environ 18 000 individus. L'acropole, où huit poteaux en stéatite sont surmontés de sculptures d'aigles bateleurs, est considéré comme une résidence royale. Le Grand Enclos est ceint d'impressionnantes murailles – construites sans mortier – que coiffe une tour de dix mètres de hauteur.

L'habitat disséminé témoigne de connaissances artisanales sophistiquées dans la construction et les décorations murales (constituées de chevrons et de damiers). Toujours

mobilisé par les communautés autochtones pour des pratiques spirituelles, le Grand Zimbabwe – comme nombre de sites archéologiques africains – a fait l’objet de spéculations mythiques. Il fut aussi l’objet d’interprétations erronées, dues en grande partie aux préjugés racistes de la période coloniale.

Le site du Grand Zimbabwe fut l’objet d’interprétations erronées, dues en grande partie aux préjugés racistes de la période coloniale.

Déni colonial

Le site est découvert dès le début du XVI^e siècle par les navigateurs portugais. Le « Tite-Live portugais », João de Barros, décrit dans ses *Décadas da Ásia*, récit de la conquête portugaise, les ruines du Grand Zimbabwe. Il évoque à leur propos la mythique Ophir, citée dans la tradition biblique comme une colonie de la reine de Saba censée alimenter en or, en argent et santal les trésors du roi Salomon.

Le site est redécouvert en 1868 par Adam Renders, un chasseur. Explorant les lieux trois ans plus tard, le géologue allemand Karl Mauch écarte l’hypothèse qu’une telle réalisation puisse être l’œuvre des ancêtres des tribus autochtones et pense lui aussi avoir retrouvé le « pays d’Ophir ». Il attribue aux artefacts retrouvés une provenance phénicienne ou judéenne sur la base d’un argumentaire miné par le colonialisme de son époque.

En 1891, le britannique James Theodore Bent conclut qu’un tel site ne saurait être l’œuvre d’Africains.

Lors d’une expédition organisée en 1889, un autre explorateur allemand, Willi Posselt, corrompant le gardien du lieu, s’empare d’une des sculptures d’aigle bateleur pour la vendre à Cecil John Rhodes¹, fondateur du conglomérat minier *De Beers*, qui exploite notamment le bassin nord de la rivière Limpopo.

Rhodes décide alors de financer une expédition. En 1891, le britannique James Theodore Bent effectue sans aucune précaution la première fouille archéologique. Il conclut à son tour qu’un tel site ne saurait être l’œuvre d’Africains. Après deux années de fouille, en 1905, l’archéologue britannique Richard Nickin Hall confirme ces interprétations dans une communication à la *Royal Geographical Society*.

Cependant, d’autres archéologues ne tardent pas à contester ce point de vue : la même année, David Randall-Maciver repère sur le site du Grand Zimbabwe des artefacts semblables à ceux encore utilisés par les peuples de culture shona. Il s’aperçoit que les perles de verre de facture arabo-persique trouvées sur le site relèvent des XIV^e et XV^e siècles plutôt que des temps bibliques.

En 1928-1929, les premières études stratigraphiques rigoureuses dirigées par l’archéologue britannique Gertrude Caton-Thompson montrent que la cité s’est développée entre le XI^e et le XIV^e siècle, confirmant l’origine africaine du site. Les expéditions archéologiques ultérieures reprennent sa thèse affirmant que ce sont bien des Africains, ancêtres de la population bantoue des Shonas, qui ont érigé ces monuments.

Le Grand Zimbabwe est identifié comme l’un des nœuds d’un réseau africain d’échanges de biens, mais aussi de savoirs.

Bien que nombre d’éléments en faveur de l’origine africaine du site aient été déjà réunis durant la période coloniale, les écoliers d’alors continuent d’apprendre que le Grand

¹ Le fragment sera finalement restitué par l’Allemagne au Zimbabwe en 2003.

Zimbabwe est d'origine extra-africaine. Des soldats rhodésiens² tombés lors des guerres coloniales sont enterrés sur le site. En 1973, l'archéologue Peter Garlake est contraint à l'exil par le gouvernement rhodésien pour avoir promu les origines africaines du site.

Cependant, certains artefacts retrouvés sur le site continuent d'interpeller les archéologues. Une théière de la dynastie Ming, une faïence perse du XII^e siècle, des pièces de monnaie arabe du sultanat de Kilwa³, du verre de Syrie, des cauris de l'océan Indien, attestent de connexions avec les réseaux d'échanges internationaux lors des différentes périodes stratigraphiques.

La présence sur le site d'ossements bovins issus de troupeaux situés à plus d'une centaine de kilomètres, de lingots cruciformes en cuivre similaires à ceux trouvés en Zambie ou au Congo, de gongs métalliques semblables à ceux découverts en Afrique centrale et occidentale, positionne le Grand Zimbabwe comme l'un des nœuds d'un réseau africain d'échanges non seulement de biens, mais aussi de savoirs.

Européisme dépassé

Spécialiste de l'âge du fer en Afrique, Shadreck Chirikure est professeur à l'Université de Cape Town et titulaire d'une chaire d'archéologie à l'Université d'Oxford. Sa plus récente contribution montre pour le type d'objets retrouvés sur le site du Grand Zimbabwe le peu de différences entre les résidences des élites et les habitations populaires.

Chirikure rapproche ce constat de l'équitable accès aux ressources au sein des *maguta* (colonies shonas formées par les membres d'un même lignage). Selon lui, les interactions entre le sommet et la base de la hiérarchie apparaissent donc plus « fluides » au sein du Grand Zimbabwe qu'en Europe médiévale. Fouillant le sous-sol du parking des visiteurs, il y découvre, entre autres artefacts, des pianos à pouce, montrant que des emplacements extérieurs aux principales enceintes furent également occupés jusqu'au XVI^e siècle.

Cette découverte contribue à revoir la chronologie couramment admise. Le Grand Zimbabwe serait le successeur du royaume médiéval du Mapungubwe, établi du XI^e au XII^e siècle à la confluence du Limpopo et de son affluent, le Shashe. Puis, au Grand Zimbabwe aurait succédé le royaume de Kami entre 1400 et 1650. Cependant, le site du Grand Zimbabwe a été occupé bien après le XIII^e siècle. Selon les travaux de Chirikure, l'occupation du site s'étend au-delà des années 1500.

Les recherches antérieures interprètent selon une logique structuraliste les grands ensembles du site comme des domaines séparés : l'acropole réservée aux élites politico-religieuses, les enclos de la vallée aux épouses des souverains et le Grand Enclos dévolu aux cérémonies rituelles comme celle de la circoncision (hypothèse assez fragile car essentiellement basée sur la silhouette phallique de la tour).

Cependant, les poteries retrouvées avec des résidus de métal suggèrent que les femmes fabriquaient des moules en argile utilisés par les hommes travaillant le métal. Avec l'archéologue Innocent Pikirayi, Chirikure remarque que les lotissements de la vallée, supposés féminins dans cette conception européiste, sont les derniers à être abandonnés. Cette découverte questionne l'hypothèse d'une ségrégation genrée des résidences : pourquoi, les souverains, abandonnant le site, auraient-ils laissé leurs épouses sur place ?

La transposition de modèles européens au contexte africain peut conduire à des biais d'interprétation.

² La Rhodésie (du nom de Cecil John Rhodes, colonialiste et impérialiste britannique mort en 1902) est l'ancien nom de l'actuel Zimbabwe.

³ Ce sultanat de culture swahilie était centré sur l'archipel de Kilwa. Il couvrait à son apogée l'ensemble de la Côte de Zanguebar, aujourd'hui répartie entre le Mozambique, le Tanzanie, le Kenya et la Somalie.

Dans la culture Shona, les sites funéraires constituent des lieux sacrés qui ne peuvent être perturbés, ce qui implique qu'une demeure royale soit abandonnée après la mort du souverain. Pour Chirikure, l'interprétation selon laquelle l'acropole du Grand Zimbabwe est dévolue à la résidence des souverains relève d'un biais conceptuel imposé par les archéologues occidentaux. Ces derniers sont influencés par l'organisation spatiale des complexes médiévaux et leurs usages en Europe.

Ainsi, qu'il s'agisse de la chronologie du site ou de son organisation spatiale, la transposition de modèles européens au contexte africain peut conduire à des biais d'interprétation. Pour se prémunir de tels biais, Chirikure propose d'y intégrer des « *sources locales de connaissances* », – comme les traditions culturelles shona pour le site du Grand Zimbabwe – plutôt que de se calquer sur des schémas hérités des études médiévales européennes.

À l'instar d'autres disciplines en sciences humaines, l'archéologie est parfois sommée de se « décoloniser », affrontant des problématiques très similaires à celles de l'anthropologie. Les premiers débats éthiques en archéologie émergent durant les années 1930 et vont conduire à l'élaboration de codes déontologiques. La fondation du Congrès mondial de l'archéologie en 1986 a eu lieu en réaction au maintien de politiques d'apartheid.

Bien que l'école française d'archéologie n'ait rien à envier aux traditions anglophone et germanophone en matière d'héritage colonial, elle a aussi effectué son *aggiornamento* à travers la reconnaissance des travaux de certains spécialistes comme François-Xavier Fauvelle titulaire de la chaire Histoire et archéologie des mondes africains du Collège de France⁴. La publication en 2018 du rapport Sarr-Savoy sur la restitution du patrimoine culturel africain a ouvert la voie à la loi française de 2020 organisant la rétrocession des vingt-six *regalia*⁵ d'Abomey au Bénin et du sabre d'El Hadj Omar Tall au Sénégal.

Les pratiques de recherche inclusives sont désormais une obligation éthique des missions archéologiques.

L'émergence d'une archéologie communautaire qui intègre les traditions culturelles, les filiations revendiquées et les conséquences des pratiques archéologiques sur les communautés autochtones contribue à cette décolonisation de la discipline en s'appuyant sur des approches participatives. Certes, l'instauration de pratiques inclusives de recherche fait désormais partie intégrante des obligations éthiques auxquelles se soumettent les missions archéologiques.

Malheureusement, l'Afrique reste marginalisée en archéologie : de 1997 à 2020, 3% des articles publiés dans les quatre plus prestigieuses revues académiques ont l'Afrique pour sujet. Or, seuls 10% des auteurs de ces travaux sont basés en Afrique. Hélas, ce constat de marginalisation scientifique n'est pas spécifique à l'archéologie.

Comme en d'autres époques, la fatalité ne saurait néanmoins prévaloir. L'archéologie du Grand Zimbabwe nous lègue un témoignage édifiant qui fait écho aux propos de Shadreck Chirikure : « *Nous n'apprenons pas autant que nous le devrions du passé* ».

⁴ « Lesons de l'histoire de l'Afrique. Leçon inaugurale a été prononcée au Collège de France le jeudi 3 octobre 2019 »

⁵ Objets symboliques de la royauté.